

EN PRÉSENCE D'UN CLOWN

LE GRAND FILM INÉDIT D'INGMAR BERGMAN

Festival de Cannes – Un Certain Regard - 1998



REVUE DE PRESSE

Le Monde, Jacques Mandelbaum

Libération, Eric Loret

La Croix, Arnaud Schwartz

L'Humanité, Emile Breton

Le Figaro, Marie-Noëlle Tranchant

Les Inrockuptibles, Jean-Baptiste Morain

Télérama, Samuel Douhaire

Politis, Christophe Kantcheff

L'Express, Eric Libiot

Le Point, Olivier De Bruyn

Brazil, Woody Alain

Studio Ciné Live, Thomas Baurez

Classica, Bertrand Dermoncourt

Excessif, Romain Levern

Critikat, Emmanuel Didier

Les Fiches du cinéma, Christian Berger

AU CI NÉMA DEPUIS LE 3 NOVEMBRE

Lever de rideau

« En présence d'un clown », l'un des plus beaux films de Bergman enfin en salles

Écrit pour le théâtre en 1993, réalisé pour la télévision suédoise en 1997, ce film a été montré en de rares occasions. À partir du 3 novembre, plusieurs cinémas le présentent sur grand écran

L'événement n'est a priori pas mince : on annonce, pour le mercredi 3 novembre, la révélation d'un film inédit en salles d'Ingmar Bergman. Réalisé en 1997 pour la télévision suédoise, *En présence d'un clown* sortira dans trois salles à Paris, dans une quinzaine d'autres en province. Cette nouvelle étonnera les amoureux de ce cinéaste de génie qui aura su donner forme aux plus sombres tourments de l'âme humaine. Mais l'une des principales raisons de l'occultation de ce film tient à Bergman lui-même.

Le cinéaste exprima clairement sa réticence à l'idée de l'exploitation cinématographique de ses téléfilms, tout particulièrement ceux réalisés après *Fanny et Alexandre*, chef-d'œuvre que le maître intronisa en 1982 comme son dernier film de cinéma. Mais à qui la faute s'il continua, après cet arrêt officiel, à faire du très grand cinéma sous couvert de réalisation télévisuelle ? Parmi ses téléfilms tardifs, deux ont ainsi connu, depuis, une sortie en salle : *Après la répétition* (1984), et *Sarabande* (2003), œuvre ultime qui eut légitimement droit à tous les honneurs testamentaires.

Certains cinéphiles, portant très haut *En présence d'un clown* sur l'échelle des valeurs bergmaniennes, en concurrent du dépit. C'est le cas du critique et enseignant Jean Narboni, qui n'est pas pour peu dans la sortie du film, auquel il consacra, en 2008, un lumineux opusculé (*En présence d'un clown*, d'Ingmar Bergman : voyage d'hiver, éd. Yellow Now, 2008, 108 p., 12,50 €).

Froide et bleutée

Rejoignant ce combat, la société Capricci films a négocié pied à pied avec la télévision suédoise pour en obtenir les droits d'exploitation et d'édition DVD. « Ce film, rappelle aujourd'hui Jean Narboni, a été montré au Festival de Cannes en 1998, puis diffusé deux fois à la télévision dans la foulée, sur Arte



La création, la mort, l'amour, la solitude existentielle, l'effusion réciproque de l'art et de la vie, toutes les hantises bergmaniennes se trouvent ici recyclées à nouveaux frais. DR

et sur France 3. Depuis, plus rien. Ce désintérêt est pour moi un grand mystère, car je tiens ce film pour l'un des plus beaux et des plus surprenants de Bergman. On y trouve un art de l'impromptu quasiment sans équivalent dans son œuvre. Toutes les scènes s'y terminent mieux qu'elles ne commencent. La noirceur métaphysique, la négativité des pulsions y sont constamment battues en brèche par une élévation de l'âme vers la joie, par une résolution qu'on pourrait qualifier de libertaire. »

Écrit en 1993 pour le théâtre – autre grand domaine de prédilection d'Ingmar Bergman –, ce récit ne fut finalement jamais monté sur les planches par son auteur. Il resurgit en revanche en 1997 pour inspirer ce huis clos cinématographique, tourné en vidéo, qui en conserve la structure en trois actes.

Le premier nous plonge dans

l'atmosphère froide et bleutée de l'hôpital psychiatrique d'Uppsala, en octobre 1925. Deux personnages d'âge mûr y font connaissance. L'ingénieur Carl Akerblom, qui vient de casser un pied de chaise sur la tête de sa femme, y est enfermé pour purger sa tendance aux colères destructrices. Osvald Vogler, professeur d'université retraité, entretenu par une riche épouse muette, vient y fuir le monde et sans doute aussi ladite épouse.

Les fusibles sautent

Les deux hommes poursuivent une chimère. Le premier, inventeur méconnu, croit être le frère en esprit de Franz Schubert. Le second, fondateur d'un mouvement universel qui revendique le droit de péter en liberté, se prend accessoirement pour Dieu. Ils pactisent autour d'un projet révolutionnaire, la cinématographie

vivante et parlante, inventée par Akerblom, qui envisage de placer des récitateurs derrière l'écran pour donner des paroles au cinéma muet. Le scénario d'un film prend forme : l'agonie de Schubert aux côtés d'une prostituée qui reste le seul témoin de son génie. Rejoins par leurs épouses respectives, la belle Pauline et la distinguée Emma, aussi sublimes d'abnégation l'une que l'autre, les vieux compères, en rupture d'asile, vont passer à l'action.

Ce qui se déroule durant les deux actes suivants, lors d'une tournée hivernale qui crie misère, dans un trou perdu, sera laissé à l'appréciation du spectateur. Disons simplement qu'on y montre à quelques spectateurs un film intitulé *La joie de la fille de joie*, que les fusibles sautent, qu'un incendie se déclare et que le spectacle se poursuit sous la forme miraculeuse d'un happening théâtral joué aux chandelles.

La création, la mort, l'amour, la solitude existentielle, l'effusion réciproque de l'art et de la vie, toutes les hantises bergmaniennes s'y trouvent recyclées à nouveaux frais. L'ange de la mort n'y est plus, par exemple, cette figure hiératique qu'on défie aux échecs (*Le Septième Sceau*), mais une clownesse lubrique qu'on se met en devoir de sodomiser.

Dans son livre, Jean Narboni évoque à propos de ce film « une sûreté dans la concision (...), une grâce presque négligente, qui sont la chance de certains très grands artistes, des chefs-d'œuvre de la vieillesse ». On ne saurait mieux dire. ■

Jacques Mandelbaum

Un commentaire sur son œuvre

BERGMAN, À L'INSTAR de quelques grands cinéastes tels Roberto Rossellini ou Jean-Luc Godard, s'est frotté à la télévision. Il l'a fait à la fois plus tôt (dès 1957 avec *Monsieur Sleeman arrive*), plus intensément (une vingtaine de téléfilms), et plus durablement (*Sarabande*, 2004).

À la différence de ses deux contemporains, qui y cherchent un renouvellement radical de leur écriture et de leurs sujets, cette production prend chez lui valeur de commentaire de son

propre cinéma, devenu lui-même une sorte d'organisme vivant qui s'est substitué à la vraie vie.

Rôle historique

Le Rite (1969) épure le thème du procès intenté contre l'art par la société bourgeoise tel que le mettait en scène, onze ans plus tôt, *Le Visage* (1958). *Sarabande* rebat les cartes avec trente ans de recul et les mêmes acteurs (Liv Ullman et Erland Josephson) des *Scènes de la vie conjugale* (1973).

En présence d'un clown renvoie,

quant à lui, aussi bien à *La Prison* (1949), pour l'insanité créatrice, qu'à *Septième Sceau* (1957), pour l'allégorie macabre, tout en les nimbant d'une sérénité nouvelle. Ce film, qui met en scène la faillite du cinéma classique au profit d'une sorte de théâtre primitif, documente aussi le rôle historique tenu par Bergman dans l'émergence d'un cinéma moderne qui brise l'illusion spectaculaire et éveille le spectateur à la conscience d'une solitude partagée. ■

J. M.



Le clown blanc, sodomite et rieur. PHOTO DR

ET INGMAR BERGMAN INVENTA LA VOIX OUF

ASILE Première sortie en salle d'*En présence d'un clown*, téléfilm tardif qui délire l'histoire du cinéma parlant.

EN PRÉSENCE D'UN CLOWN
d'INGMAR BERGMAN Avec Börje Ahlstedt, Marie Richardson... 1h58.

Le cinéma de Bergman, c'est la lanterne magique. Projection de spectres sur un écran-suaire, naissance de lubies sur le mur noir de l'enfance. Mort, mais surtout transfiguration. Parmi les fantômes, il y en a au moins un de visible, ici, en rêve, et risible. Il s'appelle Rig-Mor (comme *rigor mortis*), est habillé en clown et de sexe féminin, un peu mûre, avec de beaux seins et un fort accent français. Elle enjoint au héros de la sodomiser – mais alors tout de suite. Le héros d'*En présence d'un clown*, film tourné par Bergman en 1998 pour la télévision suédoise, diffusé à la télé française mais inédit en salle, n'est autre que l'ingénieur «Trouvetou» Carl Akerblom, l'oncle Carl de *Fanny et Alexandre*, et celui de Bergman lui-même, tel qu'il l'a raconté dans le scénario des *Meilleures Intentions*. Mélancolique chronique, fan de Schubert, Akerblom se trouve au début du film à l'hôpital pour fous d'Uppsala, dans un dortoir désert où on l'a placé pour le calmer. On apprend un rien plus tard qu'il est là parce qu'il a lancé une chaise au visage de sa fiancée. C'était ça ou la prison.

Procédé. La première image montre sa main relevant compulsivement le stylet d'un gramophone, répétant inlassablement le début du dernier lied du *Winterreise* de Schubert, celui du joueur de vielle, «merveilleux vieil homme» per sonnifiant la mort promise. Au médecin

qui vient lui rendre visite, Akerblom demande, tout en se fichant de lui, comment il pense que Schubert s'est senti le matin où il a découvert sur son pénis le chancre de la syphilis. La réponse de l'aliéniste («Il se sent couler») le satisfait. Akerblom est bientôt rejoint par Osvald Vogler, autre sympathique lunatique, qui se dit membre de la Société des péteurs du monde, organisation française militante pour le droit de péter librement. Vogler lui raconte l'histoire de Mizzi Veith, viennoise prostituée par son beau-père, suicidée très jeune et vierge, car elle «faisait tout sauf une chose particulière». Puis déboule la fiancée d'Akerblom (on vous passe quelques péripéties), Pauline Thibault. Carl annonce alors son intention de révolutionner le cinéma (on est en 1925) en mettant au point un procédé sonore de ouf. Il suffira de placer des hommes derrière l'écran et ils doubleront les acteurs en direct. Tout le monde applaudit. Il tournera lui-même le premier film «parlant et vivant», mettant en scène les amours malheureuses de Schubert et de Mizzi Veith (ayant vécu à cent ans de distance, mais peu importe). Il incarnera Schubert et Pauline sera Mizzi. A ce point du film, il n'a pas échappé au spectateur qu'une plaisanterie souterraine lie la nationalité française, la sodomie et l'absence d'enfants (ou la mort, si l'on préfère).

En présence d'un clown est loin d'être la fable musico-psychanalytique que notre description pourrait faire craindre. C'est avant tout une matière vivante, dont l'âme a été on ne peut mieux décrite par

Jean Narboni dans l'essai qu'il a consacré au film (1) : «Tension entre le mouvement de sombrer et l'élan salvateur qui le contrarie et fait que l'on s'élève, tension qui parcourt *En présence d'un clown* et lui donne ce mouvement alterné si caractéristique entre «dernière fois» et «une fois encore.» Cette finitude infinie, c'est évidemment celle de la projection cinématographique, éternellement recommençable, et qui sauve les morts. Encore une fois.

Résurrection. Après l'hôpital, on retrouve les personnages dans un bled paumé, emmenant leur spectacle sous une tempête de neige. Ils se disputent, préparent la salle de projection. Il n'y a que onze spectateurs. Mais, dans une «bergmanade» (comme dit Narboni) «dont le dérèglement semble être devenu la loi», le cinéma sera relevé par le théâtre, lui-même relevé par la vie. Si bien que le film, pour noyé qu'il semble être, mène en réalité à une belle résurrection. Le film tourné par Carl, au titre clair (*la Joie de la fille de joie*), se clôt en effet sur Schubert disant «Je coule», puis, se reprenant : «Je ne coule pas. Je m'élève.» Un revirement de sens qui évoque celui que Godard prêtait à Hölderlin dans le *Mépris* et qui vaudrait ici : «Mais l'homme affronte seul et sans peur son dieu / [...] le temps / Que ce manque de dieu se change en aide.» Hölderlin, dit Godard, avait d'abord écrit «la présence du dieu», avant de se raviser.

ERIC LORET

(1) *En présence d'un clown* de Ingmar Bergman : voyage d'hiver, Ed. Yellow Now, 2008

Angoisse et douceur, le sommet d'un art

EN PRÉSENCE D'UN CLOWN, d'Ingmar Bergman;
BEAUBOURG: LA FÊTE À BOZON.

En présence d'un clown (1998) est l'avant-dernier film d'Ingmar Bergman. Un film ? À vrai dire, d'abord une pièce de théâtre qu'il avait écrite et qu'il tourna pour la télévision, dans un dispositif lui-même très théâtral, deux décors, vaste salle nue et couloirs d'un asile d'aliénés puis chaleur d'une salle des fêtes de village refuge contre une tempête de neige. Cinéma, donc, théâtre et télévision, mélange impur. C'est pourtant bien cette sorte d'hybridation qui fait que voilà sans doute le plus beau film de Bergman, cruel dans son propos, la mort et la folie mises en scène, apaisé dans la douceur des lumières qui baignent sa partie centrale, la représentation d'un drame donnée à la lueur de bougies. Et puis la musique de Schubert, pas seulement la répétition obstinée d'un leitmotiv sur un gramophone au début, mais qui habite tout le film, tournant autour de l'évocation des derniers jours du musicien. Voilà donc bien, faisant étroitement corps avec le récit (car c'est bien le récit qui est premier) des efforts d'un petit groupe d'hommes et de femmes pour faire partager leur passion, ce qui fait le prix de ce film : une réflexion sur les différentes voies de la création, la mise en rapport de la musique, du cinéma, du théâtre. Et de la folie.

Cela commence en 1925 dans l'asile psychiatrique d'Uppsala, bleu glacé d'un jour d'automne tombant de hautes fenêtres. Carl Akerblom, dont tous les brevets d'invention ont été repoussés, en est à rêver de cinéma

« Le film va vers une fin qu'on sait forcément cruelle. »

parlant. L'arrivée d'un autre délinquant, apôtre de toutes les libertés et entre autres de celle de péter sans retenue, mais riche grâce à sa femme, lui permettra de concrétiser ses projets. Ils sortent et tourment

leur film muet, sur les amours de Schubert et d'une prostituée viennoise qu'il ne put connaître, puisqu'elle vécut bien après sa mort. Il leur suffira, projetant le film, de dialoguer ou de jouer du piano derrière l'écran pour que le miracle s'accomplisse. On pourrait être dans une comédie, et il y a bien de cela dans les débuts, mais l'amour des deux femmes pour ces hommes peu ordinaires, l'amitié qui unit ces quatre-là, si mal appariés, les déchirements qui s'ensuivent en changeant vite le cours. C'est bien d'un drame qu'il s'agit, celui des tourments de la création, de sa part de folie. Traversé par le fantôme d'un clown, produit des hantises de Karl, le film va vers une fin qu'on sait forcément cruelle. Et la tendresse partagée qui circule entre les personnages n'y pourra rien. Même en ses débuts qu'on aurait pu croire de comédie, sourdait l'angoisse : y suffisaient les mesures répétées d'un lied de Schubert, le visage blafard du clown sorti de la nuit. Angoisse et douceur, le sommet d'un art.

Quand on aura vu le film, et qu'on l'aura aimé, on lira le petit livre qu'a écrit sur lui (éditions Yellow Now) Jean Narboni. Il en prolonge les harmonies. Ses deux derniers (brefs) chapitres s'intitulent : « La joie » et « Partager ». Beau programme.

Un Bergman rare

CINÉMA Sortie demain sur grand écran du magistral avant-dernier film du réalisateur suédois, « En présence d'un clown ».

MARIE-NOËLLE TRANCHANT

C'était le film invisible d'Ingmar Bergman. Projeté à Cannes en 1998, passé deux fois à la télévision, *En présence d'un clown* était resté jusqu'à aujourd'hui inédit sur grand écran. Il est vrai que le cinéaste refusait l'exploitation en salle de ses dernières œuvres, conçues pour la télévision. Mais cette avant-dernière œuvre, magistrale, méritait une aussi belle sortie que la dernière, *Sarabande*.

Le titre original, *S'agite et se pavane*, est tiré de la citation de *Macbeth* qui ouvre le film : « *La vie est un fantôme errant, un pauvre comédien qui s'agite et se pavane une heure sur scène, et qu'on n'entend plus.* » En 1925, interné à l'hôpital psychiatrique d'Uppsala, pour avoir agressé sa jeune épouse, l'ingénieur Karl Akerblom invente avec un autre patient le cinéma « vivant et parlant » (avec des comédiens récitant en coulisses). D'emblée entrent en scène l'aliénation, la création artistique, le couple, la déchéance, et la mort sous la forme d'un clown blanc. Et la musique de Schubert, passion d'Aker-



En présence d'un clown est une promenade avec la folie, l'amour et la mort. CAPRICCI FILMS

blom. C'est une promenade avec la folie, l'amour et la mort, une danse macabre au burlesque sarcastique, traversée de superbes élans lyriques.

Bergman y rejoue les grands thèmes qui hantent son œuvre, et si la mort attend dans les coulisses, la vitalité créatrice éclate sur scène. ■



En présence d'un clown d'Ingmar Bergman

Six ans avant *Saraband*, l'avant-dernier Bergman, inédit en salle en France. Une farce folle et macabre pleine de rage.

Il nous semblait bien l'avoir vu un soir de 1997 sur Arte, et d'avoir pleuré de bonheur à la fin. Invisible depuis (il n'est jamais sorti en salle), dans quel état allait nous revenir *En présence d'un clown*, l'avant-dernier film d'Ingmar Bergman, celui où on l'apercevait (Bergman en personne), l'espace de quelques secondes, droit comme un i, plaqué contre un mur, parmi les acteurs qui figuraient les malades de l'hôpital psychiatrique ? Le miracle se reproduit ici : un peu d'ennui fugace au début devant la théâtralité assumée (le film est l'adaptation d'une pièce de Bergman, *S'agite et se pavane*) de la mise en scène (ces décors de studio qu'on retrouvera dans *Saraband*), et puis très vite l'envoûtement, et surtout peu à peu la douceur qui, comme la mort vient, comme la neige tombe, recouvre tout et étouffe les sons, les voix et la musique,

va s'emparer de tous les personnages et des spectateurs et les faire se fondre les uns avec les autres dans un bain chaleureux. Comme rarement chez Bergman. A un moment du film, un personnage cite Schopenhauer : *"A travers la compassion nous atteignons une plus grande libération dans la mesure où nous nous libérons de la volonté égoïste et éprouvons une solidarité avec les souffrances du monde."* Et peut-être est-ce l'une des œuvres les plus compassionnelles de Bergman. Qui connaît aussi ses violences.

Le film se déroule en 1925. Carl Akerblom (Börje Ahlstedt) – double à peine dissimulé de l'oncle péteur de *Fanny et Alexandre* –, la cinquantaine, inventeur excentrique obsédé par Schubert, est en repos dans une clinique pour avoir frappé sa jeune fiancée (Marie Richardson). Un autre malade étrange le rejoint dans sa chambre,

le professeur Osvald Vogler (Erland Josephson), qui est marié à une jolie femme sourde et muette. Ils sympathisent. Une nuit, Akerblom rêve que la mort, déguisée en clown blanc, vient lui rendre visite. Il la sodomise allègrement. Rabiboché avec sa fiancée, Akerblom a une illumination : il va inventer le cinéma parlant et tourner un film qui racontera les amours tumultueuses (sa passion pour Mizzi Veith, la prostituée toujours vierge !) et la fin de vie de Schubert. Vogler l'assistera. Quelques mois plus tard, les Akerblom, après une tournée catastrophique, ont organisé une projection de "cinéma parlant" (les acteurs se doublent en réalité eux-mêmes pendant la projection) dans la salle de réunion d'un comité de tempérance, au fin fond de la Suède. Une dizaine de spectateurs se sont déplacés malgré la tempête de neige.

Mais les plombs sautent. Les "comédiens" décident alors de jouer le reste du film à la lueur des bougies... Comme dans un nid, ils réinventent l'art de la représentation. Et le film semble remonter le temps pour rejoindre l'enfance de l'art, l'époque qui a précédé l'invention du cinématographe, jusqu'à ce moment précis où Franz Schubert expire sur son lit de souffrance. L'art et la vie se confondent sublimement. La vie de vieux fous sensibles qui n'ont jamais abandonné leur enfance, et qui se préparent à la mort en la prenant par derrière. Avec rage. Avec peur. Dans un dernier souffle.
Jean-Baptiste Morain

En présence d'un clown d'Ingmar Bergman (Suède, 1997, 1 h 58), avec Börje Ahlstedt, Marie Richardson, Erland Josephson, Pernilla August
A lire *En présence d'un clown* de Jean Narboni (éditions Yellow Now), 2008, 12,50 €

Bergman présent

Ce n'est pas à proprement parler un inédit : projeté à Cannes en 1998, *En présence d'un clown* a été diffusé deux fois sur Arte. Mais ce téléfilm – l'avant-dernière réalisation d'Ingmar Bergman – n'était jamais sorti au cinéma. Après dix ans d'invisibilité, on peut enfin (re)découvrir sur grand écran ce film qui, plus encore que *Saraband*, tourné six ans après, ressemble à un testament... C'est l'histoire tragi-comique d'un ingénieur fou qui, depuis un hôpital psychiatrique, « invente » le cinéma parlant, avant de s'improviser metteur en scène. Toutes les



UN FILM TESTAMENTAIRE (BÖRJE AHLSTEDT).

obsessions bergmaniennes y sont : scènes de la vie conjugale et haine de soi, angoisse de la mort, fascination du spectacle et passion de la musique. Ce n'est pas un film facile ni aimable, aussi maniaco-dépressif, en fait, que son anti-héros à l'humeur changeante. Le récit alterne l'émotion et le burlesque, la grâce et le grotesque trivial – rien ne nous est épargné des soucis gastriques du héros (génial Börje Ahlstedt). Et la mort n'a plus les traits d'un joueur d'échecs comme dans *Le Septième Sceau*, mais le visage d'une vieille clown adepte de la sodomie... Cette impureté érigée en principe, cette tension permanente entre ridicule et sublime constituent la force de cette œuvre déroutante. Dans toutes les scènes, même les plus pesantes, a écrit Jean Narboni (1), subsiste un peu de légèreté, un peu d'espoir. Notamment dans l'ultime séquence, où le constat funèbre du héros (« *On sombre !* ») est contredit par le mouvement de la caméra, qui s'élève... **SAMUEL DOUHAIRE**

(1) *En présence d'un clown*, d'Ingmar Bergman, éd. Yellow Now, 2008.

En présence d'un clown (1998), en salles.

CINÉMA

Terre de folie

Il restait un Bergman inédit sur les écrans français. *En présence d'un clown* est l'avant-dernier film du cinéaste, avant l'ultime *Sarabande*. Réalisé lui aussi pour la télévision suédoise, en 1997. Le Festival de Cannes l'avait projeté l'année suivante dans la section Un certain regard, et le film était passé à la télévision française. Il sort aujourd'hui sur les écrans. C'est un émerveillement.

En présence d'un clown n'est ni une œuvre-testament ni l'épure qui cristalliserait plus de cinquante années de création. Avec ce film, Ingmar Bergman, disparu en 2007, continuait à avancer, à oser, à proposer, tout en retravaillant des thèmes qui lui étaient chers – l'irrationnel, la folie, l'illusion, ou la mort, qui apparaît ici sous l'apparence d'un clown féminin et grotesque.

1925. L'ingénieur vieillissant, Carl Akerblom (Börje Ahlstedt), personnage pivot du film – c'est lui qui est visité par le clown – est vu soit dans un hôpital psychiatrique, où il séjourne pour avoir asséné un coup violent sur le crâne de sa maîtresse, soit, quelque temps plus tard, dans la salle des fêtes d'un village – son village natal – où, avec les membres de sa petite troupe, il montre le film qu'ils ont tourné, fruit d'une technique révolutionnaire mise au point par l'ingénieur : « la cinématographie vivante et parlante ». Mais l'installation électrique de fortune nécessaire à la projection prend feu, et la troupe finit par représenter théâtralement le film pour la poignée de spectateurs présents. L'histoire en est la fin de Schubert et son amour pour une prostituée.

Contrairement à *Sarabande*,

Inédit sur les écrans français, « *En présence d'un clown* », d'Ingmar Bergman, est un grand film monstrueux.

beaucoup plus simple dans sa structure, *En présence d'un clown* se lance à chaque début de séquence dans une nouvelle direction, renouvelant les interrogations qu'il soulève et les atmosphères qu'il traverse, même si des forces récurrentes et sous-jacentes minent les personnages, risquant à chaque instant de tout mettre à bas. Dans chaque image résonne, à l'arrière-plan, un rire destructeur et sauvage. Carl Akerblom semble ainsi se maintenir en permanence au bord d'un précipice, obsédé par sa chute, dans un déséquilibre existentiel que seule, peut-être, la musique schubertienne réussit à calmer.

En présence d'un clown est aussi une réflexion ironique sur les pouvoirs de la représentation, au cinéma comme au théâtre, où le cinéaste a commencé et qu'il n'a jamais abandonné. C'est aussi par le théâtre que les villageois et les saltimbanques forment une communauté et parviennent, le temps d'un spectacle improvisé, à exister ensemble. Avant d'être tous renvoyés à leur solitude que rien, même l'amour, ne peut briser.

—C. K.

Dans chaque image résonne, à l'arrière-plan, un rire destructeur. DR.



Sortie cinéma du 3 novembre

Coup de coeur pour *En présence d'un clown*

Par Eric Libiot (L'Express), publié le 03/11/2010 à 10:00

Un chef-d'oeuvre d'Ingmar Bergman

Pourquoi ? Parce que l'avant-dernier film du maître suédois, invisible depuis plus de dix ans, est, comment dire... un chef-d'oeuvre.

Mais encore... Dialogues d'une impressionnante précision, mise en scène à la rigueur parfaite, scénario délicieusement étrange (en 1925, un admirateur de Schubert, interné en hôpital psy, imagine inventer le cinéma parlant), comédiens extraordinaires. Un chef-d'oeuvre, on vous dit.



FILMS

Publié le 29/10/2010 à 14:01 **Le Point.fr**

"En présence d'un clown", Bergman l'immortel

Drame. Film d'Ingmar Bergman, avec Borje Ahlstedt, Marie Richardson...
Sortie le 3 novembre.

Par Olivier De Bruyn

Un asile psychiatrique, dans les années 20. Un patient, l'ingénieur Carl Akerblom, est décidé envers et contre tout à inventer le cinéma parlant. Épaulé par un mystérieux professeur, il entreprend de mettre en scène une histoire d'amour racontant les derniers jours de Schubert, musicien dont il est un fan absolu...

En 1993, Ingmar Bergman écrit une pièce de théâtre, intitulée *S'agite et se pavane*. L'immense cinéaste ne la montera jamais sur scène, mais en tournera directement une adaptation pour la télévision suédoise cinq ans plus tard. Ce film (présenté à Cannes en 1998 et diffusé sur Arte la même année) était jusqu'à ce jour inédit sur grand écran en France. Il sort enfin en salles et donne l'occasion de redécouvrir le génie du "dernier" Bergman, celui qui, dans ses oeuvres ultimes, avait trouvé le point d'équilibre idéal entre ses obsessions pour les zones d'ombre de l'intériorité et son goût pour l'imaginaire et la simplicité des dispositifs formels. Avant-dernière oeuvre de son auteur avant le monument *Saraband*, *En présence d'un clown* doit impérativement être découvert et redécouvert par tous les admirateurs de Bergman. Unique en son genre.



Suède (1997)
118 minutes
Réalisé par : Ingmar Bergman
Avec : Börje Ahlstedt, Marie Richardson, Erland Josephson, Pernilla August
Scénario : Ingmar Bergman
Directeurs de la photo : Tony Forsberg et Irene Wiklund
Musique : Franz Schubert

Présenté au festival de Cannes dans la sélection « Un Certain Regard » en 1998 puis diffusé quelques mois plus tard à la télévision française, *En présence d'un clown* est resté invisible pendant plus de dix ans sur nos écrans. Pourtant, ce drame inspiré d'une pièce de théâtre (intitulée *S'agite et se pavane*) écrite par Bergman quelques années plus tôt est sans conteste l'une de ses œuvres les plus intenses. Comme tous ses derniers long-métrages, celui-ci fut initialement destiné à la télévision, l'artiste suédois ayant choisi de faire ses adieux au cinéma en 1982 avec *Fanny et Alexandre* (dont il contestera toujours la version sortie en salle, lui préférant de loin sa variante télé de cinq heures). Après la mort du réalisateur en 2007 et à l'occasion de la parution d'un essai consacré à *En présence d'un clown*, des négociations furent engagées avec la télévision suédoise et permettent aujourd'hui au public français de découvrir en salle ce chef-d'œuvre méconnu.

Suède, 1925. Interné dans un asile psychiatrique pour des excès de rage, Carl Akerblom passe ses journées à écouter du Schubert en nourrissant le projet révolutionnaire d'inventer le cinéma parlant. Avec l'aide d'un professeur fou dont il fait la connaissance dans l'hôpital, Akerblom se lance dans l'écriture, la mise en scène et l'interprétation de « La joie de la fille de joie », un film relatant l'histoire d'amour entre un Franz Schubert mourant et une jeune femme à la fois prostituée et vierge ! Il n'y a définitivement personne de plus doué que Bergman pour exprimer la complexité des sentiments humains. À lui tout seul, son comédien principal cristallise l'éventail de toutes les émotions que peut ressentir un spectateur pour un personnage : cet ingénieur fou se révèle aussi détestable que drôle, aussi vulgaire que touchant. Grâce à lui, ce film subtil est captivant de bout en bout. On se souviendra longtemps de certaines scènes d'une rare audace, comme celle où notre héros sodomise violemment le spectre d'un clown qu'il chérissait dans son enfance. Ici, Bergman s'amuse à bafouer l'image de la mort ou de la religion, n'hésitant pas à faire réciter à son personnage un *Ave Maria* en verlan. Comme souvent, il joue sur la mise en abyme et nous montre des spectateurs eux-mêmes en train de regarder une fiction. Du coup, on ne sait jamais vraiment où se situe la vérité : Qui est réel ? Qui est acteur ? Son personnage est-il vraiment fou ? Au-delà des questions qu'il soulève, le film est très autobiographique et questionne sur les rapports entre un auteur, ses comédiens et son public : l'invention saugrenue imaginée par le héros du film pour créer du cinéma parlant (qui consiste à dissimuler des comédiens derrière l'écran afin qu'ils récitent leur texte pendant la diffusion des images) permet de concilier à la fois le théâtre et le cinéma et évoque la propre perception artistique d'un Bergman qui n'aura jamais souhaité choisir entre ses deux arts. Film somme de toutes les obsessions bergmaniennes (le couple, la mort, l'art, la jeunesse...), *En présence d'un clown* est le film-testament d'un réalisateur sans pareil, qui avait compris que la vie est le plus beau des spectacles. Allez voir *En présence d'un clown* et vous réaliserez bien vite que vous êtes en présence d'un génie.

Woody Alain





En présence d'un clown ★★★★★

L'ultime chef-d'œuvre d'Ingmar Bergman.

▶ Présenté en 1998 au Festival de Cannes, *En présence d'un clown* sort aujourd'hui à titre posthume. Le maître suédois étant mort voilà déjà trois ans, cela fait donc de ce film, l'ultime opus d'Ingmar Bergman (*Le septième sceau*, *Scènes de la vie conjugale...*). Une place qui lui va plutôt bien, tant ce long métrage

synthétise tout le génie et les obsessions d'un auteur passionné de musique (ici la figure de Schubert plane au-dessus des esprits, fussent-ils dérangés !), de mise en scène (il y a le film, le film dans le film, le théâtre), et préoccupé par la notion d'enfermement, psychologique comme physique. Nous sommes en

*Bergman nous parle
à la fois d'une naissance
et d'une agonie*

1925, l'ingénieur Carl Akerblom, interné dans un hôpital psychiatrique, a un projet fou : le cinéma parlant. Il réunit une troupe de comédiens et de techniciens pour donner vie aux sons derrière le grand écran. Sur la toile, le compositeur Schubert, atteint de syphilis, est au plus mal. Un incendie interrompt la projection. Il faut donc tout réinventer live. Du cinéma vivant, en somme. Avec son clown, Bergman nous parle donc tout à la fois d'une naissance et d'une agonie. Dans ce drame aux allures de bateau ivre résistant à tous les naufrages, les hommes se demandent d'ailleurs s'ils sont en train de couler ou de s'élever. Enfin, soulignons une interprétation ad hoc et des dialogues diablement puissants qui obligent le spectateur à pénétrer toujours un peu plus dans le labyrinthe mental de ce chef-d'œuvre ! Incroyablement stimulant. ■ T.B.

D'Ingmar Bergman • Avec Börje Ahlstedt, Marie Richardson, Erland Josephson... • 1 h 58

Cinéma

Schubert vu par Bergman

On ne l'attendait plus! Diffusé sur Arte et France 3 en 1998, *En présence d'un clown*, film tardif et inédit d'Ingmar Bergman, sort enfin au cinéma (et bientôt en DVD). Il met en scène, en 1925, un ingénieur interné en asile psychiatrique et fasciné par la figure et la musique de Franz Schubert. Depuis sa chambre, il conçoit



CAPRICCI FILMS

l'invention du cinéma parlant. Avec l'aide d'un professeur fou, il va s'improviser réalisa-

teur d'une histoire d'amour relatant les derniers jours de son compositeur favori. Avec une générosité peu commune chez Bergman, ce voyage dans l'irrationnel et les tourments intérieurs, constamment nourri de féerie, laisse entendre comme rarement la musique de Schubert. À redécouvrir d'urgence. ♦

Bertrand Dermoncourt

En présence d'un clown

La critique d'Excessif



L'HISTOIRE : Parce qu'il a battu sa femme, Carl va être interné dans un hôpital psychiatrique. Il y fera la connaissance d'Osvald, un patient avec qui il projette de réaliser un film.

En souvenir d'un génie.

Dans les années 90, on croyait Ingmar Bergman réfugié comme un ermite sur son île de Fårö. En réalité, il a toujours multiplié les scénarios et les représentations théâtrales. **En présence d'un clown**, réalisé dans cette décennie pour la télévision, ne parle que de l'artiste anxieux, de ses dérives schizophrènes, des fantômes envahissant son esprit et ses créations. Comme toujours chez lui, l'autobiographie nourrit la fiction. Au départ, l'action se déroule dans un établissement psychiatrique où sont exacerbées toutes ses peurs. Un clown se présente rapidement comme une projection fantasmagorique et spectrale de lui-même (un "idiot" incompris). Un autre - mais cette fois-ci une femme - est la vision déformée d'un cauchemar, une hydre à plusieurs têtes à la fois fantôme du joueur d'échecs échappé du **Septième Sceau** et celui de sa défunte épouse Ingrid. Cette apparition de fantasma vieilli et fripé s'achève par une étreinte crue, marquant la possibilité pour le protagoniste de faire une dernière fois l'amour à celle qu'il a toujours aimée et, dans cet élan à la fois tragique et bouffon, de baiser la mort, l'ennemie de Bergman, lui qui était si soucieux de paraître «vivant». Dans la même chambre, on retrouve un professeur à la retraite, double hédoniste de l'oncle Carl qui naguère invita le jeune Bergman à partager son amour voluptueux pour les images, lors des séances de «lanterne magique». C'est une réminiscence de **Fanny et Alexandre**, son sublime adieu au cinéma, qui remonte à la surface comme un traumatisme fondateur.



La seconde partie du récit montre l'aboutissement de ces expériences, annonçant une mise en abyme : la naissance d'un nouveau cinéma «parlant vivant». On pense alors à Griffith pour la révolution imminente, à Beckett pour la théâtralité absurde, à Shakespeare pour la citation tirée du monologue de *MacBeth*, à Proust pour les madeleines, à Schubert mort de Syphilis dont le parcours intime se joint à celui de Bergman (la lutte finale entre le cinéma mort-né et le théâtre vainqueur). Il y a tout (l'affirmation perpétuelle de la vie sur la démence et le gâtisme, la multiplicité des masques et des doubles, la mort protéiforme, les angoisses métaphysiques) ; et, c'est vertigineux. Incompréhensible que cet authentique chef-d'œuvre, présenté dans la section «Un Certain Regard» au festival de Cannes en 1998 et déjà maintes fois diffusé à la télévision, sorte seulement maintenant au cinéma. Comme si, par-delà les nuages, Bergman vivait encore, là, dans cet étrange corps mouvant, réunissant des formes d'art longtemps jugés incompatibles (la télévision, le cinéma et le théâtre). **En présence d'un clown** confirme bien qu'il existe un art multidimensionnel des possibles et que le cinéma pourrait bien être celui des fantômes. La question que Bergman pose est donc simple : «Une fois que le film s'achève et que les acteurs disparaissent, que reste-t-il?» Un écran noir. De l'invisible. Du souvenir épuisé. Des larmes de clown. Et du chagrin, beaucoup de chagrin.

Romain LE VERN

LE FILM DE LA SEMAINE



En présence d'un clown

S'AGITE ET SE PAVANE

En présence d'un clown

réalisé par Ingmar Bergman

Critiques > 2 novembre 2010



Fanny et Alexandre devait être, selon le souhait du cinéaste, le dernier film de Bergman exploité en salles. Ses téléfilms ultérieurs l'ont cependant rattrapé par le collet : *Après la répétition* (1984) et *Saraband* (2003) sont passés de la petite à la grande lucarne. Présenté en 1998 au festival de Cannes, *En présence d'un clown* n'aura connu que les honneurs de la télévision suédoise et d'Arte jusqu'à cette année de grâce 2010, au cours de laquelle Capricci Films a déterré la copie vidéo pour l'envoyer dans nos salles. Il en va ainsi d'une obscure privation dédommée sur le tard.

Ingmar Bergman est mort le 30 juillet 2007. Celui qui aura tant redouté et fantasmé cette passerelle entre impuissance et trépas joue encore avec elle aujourd'hui, poussant le vice jusqu'à fréquenter les théâtres et les salles de cinéma comme un jeune homme grâce à une œuvre inédite. En 2008, le Nouveau Théâtre de Montreuil a accueilli la pièce quasi-jamais montée *S'agite et se pavane*, matrice du téléfilm *En présence d'un clown*. Deux ans plus tard, la version filmée va parader au Reflet Médicis et dans une quinzaine de salles de province. Initialement prévu pour s'accomplir sur scène, ce récit est scindé en trois actes bien distincts, trois unités de lieu et d'espace marquant précisément l'évolution d'une douce folie et d'une extrapolation dérangée.

Le premier acte signale une rencontre à Uppsala, ville au nord de Stockholm. Si la cité est connue pour sa cathédrale et son université, l'espace choisi par Bergman est un hôpital psychiatrique. Carl Akerblöm y séjourne après avoir tenté de couper la gorge de sa compagne. Osvald Vogler, professeur à la retraite, se voit attribuer momentanément la même chambre, le temps de s'accorder tous deux sur un projet censé révolutionner le monde des arts, la mystérieuse « cinématographie vivante et parlante ». Rejoints par leurs fiancées respectives, ils s'éclipsent de l'asile pour se rejoindre dans l'acte 2. Celui-ci les amène dans les neiges de Dalécarlie à Grånäs, étape sur leur tournée de présentation de leur invention mettant aux prises le mourant Franz Schubert à une jeune prostituée. Lors de la grande projection réunissant une dizaine de citoyens de la bourgade, une avarie enflammée les contraint à achever la représentation sous forme d'une pièce improvisée à la lueur de candélabres. L'acte 3 isole Akerblöm et sa sœur d'arme et d'affection Pauline Thibault. Habilement charpentée, cette virée vers la solitude de grands illuminés fait fermenter une grande partie des obsessions du Maître Bergman.

Il y a d'abord, en grand, la dévotion du Suédois envers le théâtre et le cinéma. Carl Akerblöm est un inventeur, un de ceux qui croient fébrilement au pouvoir de l'art corrélié au progrès technique. Son film, *La Joie de la fille de joie*, est projeté sur un écran dissimulant un piano et des microphones répercutant la voie des acteurs cachés. Remplaçant les sillons de quelques gramophones utilisés dans le même but, il s'agit ici de restituer directement l'organique vérité des voix et des sentiments. L'indigence des moyens et la sincérité passionnelle rapproche le vieux Akerblöm d'un Ed Wood cérébral. La surexposition blanchâtre des scènes tournées rappelle la candeur naïve du *Lys brisé* de Griffith. Il y a sans doute aussi un peu du souvenir embué de Lillian Gish chez Victor Sjöström. Par une pirouette elle aussi purement cinématographique – l'embrasement électrique dû au projecteur – les acteurs contournent l'écran pour transposer le film en pièce de théâtre (singulier renversement de situation, analogie inverse de l'évolution de *S'agite et se pavane*). D'où une nouvelle matérialisation du tourment bergmanien, celui de la dramaturgie face au pouvoir anesthésiant du moralisme puritain. Prenant cadre dans un local de la Ligue de Tempérance locale, cette histoire brinquebalante réaffirme une dernière fois pour Bergman la primeur du théâtre, de la vie (le cinématographe « vivant ») sur les forces de mort et des compromissions affectives. Bergman n'est pas un artiste blafard, il fait s'incarner une force vitale résistant au protestantisme mortifère.

Au-delà, se figure également l'aliénation dans une ardeur pathologique – Akerblöm voue un culte sans borne à Schubert auquel il s'identifie et s'étalonne – et dans une chimère destructrice l'éloignant progressivement de la vie. Le resserrement dans le dernier acte est à ce titre symptomatique, on quitte le trajet cahin-caha d'une troupe de théâtre-cinéma à un huis clos dans une chambre où deux êtres se tailladent au sein de leurs propres solitudes. L'image de la mort fréquente le film, à l'instar bien sûr du *Septième Sceau*, mais aussi de nombreuses œuvres, de *Jeux d'été* où une tête de mort se dessine derrière une vitre aux monochromes rouges de *Cris et chuchotements* et de *Saraband*. On est là en terrain connu, ce clown fantasmatique qui rend visite à Akerblöm à l'asile et dont les apparitions glacées derrière un rideau ou un meuble ourdissent une présence sourde et implacable. Malgré cela, Akerblöm résiste et accomplit l'œuvre de sa vie, son accomplissement au crépuscule, son Voyage d'hiver - le leitmotiv de Schubert scandant le film et dont la composition précède de peu la mort du musicien. En présence d'un clown parle de la disparition et de la solitude mais il le fait avec le dynamisme de l'aventure, comme l'atteste le dernier plan, contrepoint du récit : quand l'action dépeint l'inexorable fin, l'image ouvre un possible. La mort de Bergman nous réserve encore quelques surprises.

En présence d'un clown (*Larmar och gör sig till*)

de Ingmar Bergman

Drame

Adultes / Grands Adolescents

Avec

Börje Ahlstedt (Carl Akerblom),
Marie Richardson (Pauline
Thibault), Erland Josephson
(Oswald Vogler), Pernilla August
(Karin Bergman), Anita Björk
(Anna Akerblom), Agneta
Ekman (Kloven Rigmor),
Lena Endre (Marta Lundberg),
Gunnel Fred (Emma Vogler),
Gerthi Kulle (Sœur Stella),
Johan Lindell (Johan Egerman),
Peter Stormare (Petrus Landahl).

Folke Asplund (Fredrik Blom),
Anna Björk (Mia Falk), Inga
Landgré (Alma Berglund),
Alf Nilsson (Stefan Larsson),
Tord Peterson (Algot Frövik),
Harriet Nordlund (Karin
Persson), Birgitta Pettersson
(Hanna Apelblad), Ingmar
Bergman (un patient
[non crédité]).

Équipe technique

Scénario : Ingmar Bergman,
d'après sa pièce *S'agit
et se pavane* (1993)
Images : Tony Forsberg
et Irene Wiklund
Montage : Sylvia Ingemasson
1^{er} assistant réal : Antonia Pyk
Musique : Franz Schubert
Son : Magnus Berglid, Göte
Carlsson et Göran Nylander
Décors : Göran Wassberg
Costumes : Mette Möller

Effets spéciaux : Lars Söderberg
Dir. artistique :

Rasmus Rasmusson
Maquillage : Cecilia Drott-Norén
et Christina Sjöblom
Production :
Sveriges Television AB
Producteurs : Pia Ehrnvall
et Mans Reuterswärd
Distributeur : Capricci Films.

118 minutes. Suède, 1997. Sortie France : 3 novembre 2010.

Visa d'exploitation : 127340. Diffusion numérique. Format : 1,33 - Couleur - Son : Mono.



Attention, chef d'œuvre ! Bergman au sommet à 79 ans. Superbe, dépouillé, poignant, bouffon, tragique : ce "téléfilm" de 1997 adaptant une de ses pièces de théâtre, synthèse magistrale de ses obsessions, restera à jamais comme son inéluctable testament.

Commentaire

"*S'agit et se pavane*" était le titre initial, évoquant bien sûr Shakespeare (*Macbeth*) mais aussi Beckett (auquel on ne peut que penser, particulièrement dans la deuxième partie), tellement plus juste, du pénultième opus de Bergman. Tourné en 1997, ce fut, auparavant, une pièce de théâtre. Ironie suprême du réalisateur, dont on sait que le cinéma avait fini par le lasser : ce soi-disant "téléfilm" qui, face à tout ce que le cinéma peut avoir d'artificiel, exalte (non sans raison ?) l'inégalable communion que permet le théâtre, est une de ses plus magistrales réalisations. Références autobiographiques, réminiscences de ses œuvres antérieures : un exemple parmi des dizaines ? Carl était le nom de son oncle à la lanterne magique de *Fanny et Alexandre*, joué par le même acteur, un fidèle du réalisateur. Tout Bergman est là, avec ses obsessions et ses fantasmes : la mort, le sexe, la folie, la peur de la déchéance physique, la bouffonnerie de la condition humaine... Et l'amour, surtout, l'espoir même, portés par *Le Voyage d'hiver* de Schubert qui envahit littéralement ce film. Film, oui, auquel le grand écran va enfin permettre de s'épanouir, magistrale leçon de mise en scène : des premières minutes (les gros plans sur Carl écoutant sans cesse les premières notes du dernier lied du *Voyage*... sur son gramophone) au plan final (fascinante plongée sur les corps enlacés de Carl et Pauline), la mise en images force en permanence l'admiration tant elle est pertinente, évidente, superbe. Véritable testament de Bergman (plus encore que son ultime *Saraband*), *En présence d'un clown* est un inéluctable chef d'œuvre.

Ch.B.

Résumé

1925. Le service psychiatrique du Dr. Egerman, à l'hôpital d'Uppsala, accueille Carl Akerblom. Veuf, inventeur mythomane, sujet à des crises de violence, obsédé par Schubert, Carl a frappé sa jeune compagne, Pauline. Il sympathise avec Vogler, autre interné, exégète, membre unique de sa "société des pèters du monde", dont l'épouse, Emma, est sourde-muette et... riche. Tous s'associent pour concrétiser la grande invention de Carl, un cinéma parlant, et son premier film qui retracera la fin de Schubert et sa passion inventée pour Mizzi, une prostituée vierge.

Dénouement

Resté seul, Carl voit apparaître le clown Rigmor de son enfance, vieille femme qui le provoque, lui demande de la sodomiser... Des mois après, Carl, avec Mia, maîtresse et actrice, Pauline et Vogler, organise la première séance dans la salle des fêtes de son bourg natal, avec l'aide de Landahl, factotum dévoué. Anna, la belle-mère de Carl, arrive : avec Pauline, l'échange, d'abord glacial, devient chaleureux, chacune évoquant ce que Carl représente pour elle... L'argent manque, Mia est partie, le clown hante la salle... Devant onze spectateurs, le film débute, muet mélodrame, doublé derrière l'écran par Carl, Vogler et Pauline, et s'interrompt brutalement : le tableau électrique explose, Landahl parvient à éteindre l'incendie, et le théâtre remplace le cinéma, à la satisfaction de tous. Au petit matin, Carl meurt dans les bras de Pauline.